

**CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET
TECHNOLOGIQUE**

INSTITUT DES SCIENCES DES SOCIETES

Département de Linguistique et des Langues Nationales

VERSION ENVOYEE LE 02 NOVEMBRE

**L'INFLUENCE DE LA FONCTION SUR LA FORME
INTERNE DE LA LANGUE**
Le cas du dioula à Bobo-Dioulasso

Mamadou Lamine SANOGO
Maître de Recherches en sociolinguiste
INSS-CNRST

Ouagadougou

Adresse professionnelle INSS-CNRST 03 B.P. 7047 Ouagadougou 03 Tél. (226) 36 92 14 Fax (226) 36 08 62	Adresse personnelle 09 B.P. 304 Ouagadougou 09 Tél. (226) 70 24 62 67 (226) 37 06 45 e-mail : mala_sng@yahoo.fr / malamine13@hotmail.com
--	--

Texte de communication

Mamadou Lamine SANOGO
Maître de recherche en Sociolinguistique
INSS-CNRST/ Ouagadougou
Burkina Faso

Résumé

Mots clés

Identités urbaines, langue véhiculaire, glottogenèse, dynamique urbaine, pratiques langagières

Abstract

Key-words

Urban identities, vehicular language, urban dynamics, linguistic practices

Introduction

Ville cosmopolite à l'Ouest du Burkina Faso, Bobo-Dioulasso est considérée comme le foyer de la glottogenèse du dioula véhiculaire, langue à laquelle elle reste indéfectiblement identifiée. L'émergence d'un dioula urbain, par opposition à un dioula ethnique, l'existence d'un dioula de Bobo-Dioulasso par opposition au bambara du Mali (Bamako) ou au dioula véhiculaire de Côte d'Ivoire (dioula véhiculaire d'Abidjan)... sont ainsi considérées, entre autres, comme les principales caractéristiques sociolinguistiques évoquées dans toutes les situations où il est fait cas du dioula au Burkina Faso.

En rappel, son extension géographique concerne actuellement l'ensemble des zones Ouest du pays même si Bobo-Dioulasso reste de noyau principal et la référence. De même, ce que l'on appelle aujourd'hui dioula dans cette zone est un ensemble linguistique dialectal complexe, variable et insaisissable même si les pratiques urbaines semblent développer la tendance à se rapprocher du bambara¹. Si du point de vue de la morphophonologie et du lexique sa proximité avec le bambara ne fait aucun

¹SANOGO M. L., 2000, *A propos de jula à Bobo-Dioulasso*, dans *CERLESHS*, 2^{ème} numéro spécial, Université de Ouagadougou, pp.73-83.go M.L. 2000

doute, comme l'ont démontré nombre de nos prédécesseurs dont Coulibaly B. 1987², Keita A. 1990³, son évolution actuelle semble aller dans le sens de la consolidation d'une identité propre, du point de vue psychologique, les locuteurs n'hésitant plus à revendiquer une langue dioula dans lequel, eux se reconnaissent.

Ainsi, Bobo-Dioulasso est, à l'instar des autres villes du monde ce laboratoire social où se créent et se mélangent des variétés dans un contexte d'accueil des migrants dans le cadre de la formation d'une population urbaine cosmopolite⁴. C'est ainsi que l'on assiste à la création ou d'émergence des langues véhiculaires, aboutissement d'un long processus de consolidation et de stabilisation des pratiques langagières urbaines. L'interaction entre l'urbanisation et la dynamique langagière est alors une constante dans les processus de construction des dynamiques identitaires et il est tout à fait normal que ceux qui arrivent en ville adoptent la langue du milieu, mieux, les pratiques langagières urbaines pour leur intégration effective. L'intégration à un groupe par la langue est alors la voie royale de l'affirmation de cette appartenance et par conséquent, la marche vers la convergence identitaire, qu'elle soit ethnique, socioprofessionnelle, géographique... Partant de la place fondamentale du facteur linguistique dans la formation des identités – allons-nous nous interroger- dans les lignes qui suivent, sur l'interaction entre l'émergence et la consolidation du dioula véhiculaire actuel et la formation d'une identité bobolaise.

Le but du présent texte est d'analyser les relations entre le dioula véhiculaire et le processus d'urbanisation de Bobo-Dioulasso. En d'autres termes, il s'agira d'aller de l'attachement, de la référence des Bobolais à cette langue, pour étudier le rôle ainsi joué par le dioula véhiculaire dans la formation d'une conscience bobolaise. Une bonne connaissance de ce lien permettra de mieux cerner les contours de cette identité et de déterminer la place de chaque facteur entrant dans ce processus identitaire dans ce contexte urbain.

² COULIBALY B., 1984, *Le jula véhiculaire de Haute Volta, Phonologie, morphologie, syntaxe et règles de transcription orthographique*, thèse pour le doctorat d'État ès lettres et sciences humaines, Université Paris V, 1008 pages

³ KEITA A., 1990, *Esquisse d'une analyse ethno-sémantologique du jula vernacularisé de Bobo-Dioulasso*, thèse pour le Doctorat nouveau régime, Université de Nice, 265 pages.

⁴ HANNERZ U., 1983, *Explorer la ville*, Éditions de Minuit, Paris

A cet effet, nous partons de deux hypothèses afin d'étayer nos analyses. Dans un premier temps, nous pensons que le dioula véhiculaire a joué un rôle de premier plan dans l'émergence de l'identité urbaine dans le cas de Bobo-Dioulasso. Si cela est confirmé, le dioula sera considéré, à juste titre, comme l'âme même de cette ville. Cette affirmation se fonde sur le fait que les références à cette langue sont devenues un réflexe lorsqu'il s'agit d'évoquer l'Ouest du Burkina Faso, en général et Bobo-Dioulasso, en particulier. Ensuite, en deuxième hypothèse, nous pensons que la ville, dans sa dynamique actuelle, a contribué à stabiliser une forme qui la reflète et traduit sa particularité. En d'autres termes, la volonté de marquer sa différence, de se reconnaître comme bobolais, a fait développer un certain réflexe de culture de la différence, de l'affirmation identitaire, de la revendication d'une appartenance urbaine..., exprimées de façon consciente ou non par les locuteurs du dioula de Bobo-Dioulasso. En effet, tout semble démontrer que le temps du prestige des autres parlers mandingue (bambara, dioula de Kong, malinké...) a cédé la place à un regain d'intérêt pour une identité locale s'exprimant dans la manière de parler le dioula à Bobo-Dioulasso.

En nous situant dans une double perspective de la sociologie urbaine de l'École de Chicago⁵ et de la sociolinguistique variationniste de l'école rouennaise⁶, nous allons montrer le rapport entre langue et identité dans le contexte du processus d'urbanisation de Bobo-Dioulasso. A cet effet, nous allons mettre en corrélation l'émergence et l'évolution d'un dioula véhiculaire avec la mise en place de la population ainsi que les flux migratoires qui ont contribué à donner à Bobo-Dioulasso sa dimension humaine actuelle.

Ainsi, le présent exposé comportera deux parties : dans un premier temps, nous allons montrer l'axe de la contribution de la langue à l'émergence et à la consolidation d'une identité bobolaise. Nous allons nous appesantir sur la manière dont

⁵ GRAFMEYER, Y. 1978, *L'École de Chicago*, P.U.G., Grenoble, Champs Flammarion, 2004

⁶ BULOT T., 1998, « Langues en ville : une signalisation sociale des territoires », dans Rouen : reconstruction, langages (Sociolinguistique normande : langues en ville), Études Normandes 1, Association Études Normandes, Mont Saint Aignan, 41-45

le dioula véhiculaire a apporté des éléments décisifs à la formation d'une identité urbaine dans cette ville. Ensuite et en deuxième temps, nous allons voir comment l'identité bobolaise « acceptée » par les usagers a favorisé à la naissance et la cristallisation d'un dioula particulier auquel les Bobolais se reconnaissent et s'identifient aujourd'hui.

1. l'identité urbaine bobolaise

Qu'elle soit une langue en danger de disparition comme le *tiéfo*, une langue stagnante comme le *blé* ou encore une langue vivante dans une dynamique croissante comme l'anglais, le facteur linguistique reste le principal indicateur de l'identité d'une ethnie, d'une nation ou d'un peuple⁷. *Lingua Gentum Factis* « Et la langue fit le peuple » n'est sans doute pas un vain mot dans le cas de Bobo-Dioulasso. Cette cité cosmopolite est, à l'instar des villes du monde celle dont la situation peut se caractériser par la formule de Calvet L.-J. « elle aspire du plurilinguisme et recrache du monolinguisme. Le dioula véhiculaire qu'on y trouve est né du besoin «de parler avec ceux de la ville » et « de parler comme ceux de la ville ». Il est à la fois la réponse à une crise de communication consécutive à la mise en commun de personnes de langues différentes (société plurilingue) et la somme des réactions à une certaine perception de la réalité urbaine (parcours de migrant) comme dans le cas du théorème de Thomas⁸.

Les racines profondes même de sa langue véhiculaire doivent être recherchées dans son histoire comme le veut la formule selon laquelle s'il y a une histoire des langues, elle est le versant linguistique de l'histoire des sociétés⁹. En rappel, la ville actuelle de Bobo-Dioulasso est l'évolution d'un chapelet de villages Bobo autour d'un site Kibidoué fondé vers le XI^e siècle par des populations venues du mandé historique. Consacré poste militaire colonial en 1897, elle connaîtra son essor avec

⁷DIOP C. A. et alii; 1986, *L'affirmation de l'identité culturelle et la formation de la conscience nationale dans l'Afrique contemporaine*; Introduction à la culture africaine 236 pages.

⁸ D'après le théorème de Thomas, les représentations des individus ont une influence sur la réalité. Ainsi, ils sont confrontés à deux attitudes traduites par les notions de prophétie autoréalisatrice et de prophétie auodestructrice. Dans le premier cas, ils croient en quelque chose et ils travaillent dans le sens de sa réalisation comme dans le cas de l'Effet pygmalion, et dans le second, ne croyant pas à la chose qui doit se réaliser, ils adoptent des comportement et attitude entraînant sa non réalisation.

⁹CALVET L.-J., 1987, *La guerre des langues*, Payot, Paris, 294 pages.

l'arrivée des commerçants dioula de Kong et bien de bien diverses autres régions. S'ajoutent ensuite à ces premiers migrants ceux qui vont arriver avec la colonisation par l'exode rurale ou par des mutations de fonctionnaires coloniales, de recrutement militaire... En 1904, le Comandant Caudrelier qui a sans doute été l'un des premiers à marquer sa vision de la dynamique urbaine de Bobo-Dioulasso a baptisée cette ville Bobo-Dioulasso, c'est-à-dire « l'habitat des Bobo, des Dioula et des Bobo-Dioula ».

Ainsi, si nombreuses sont les études qui se sont focalisées sur la fonction de communication entre les usagers de langues premières différentes assumée par cette langue, il faut reconnaître que la perception réelle de cette langue nécessite une prise en compte de ses dimensions historique, sociologique et psychologique ; en tant que facteurs très déterminants dans la construction l'identité urbaine de cette ville. A cet effet, lorsque l'on observe les différentes phases de l'évolution de la situation sociolinguistique de cette ville, on se rend à l'évidence que le dioula véhiculaire¹⁰, dans sa forme actuelle commence à « faire des petits », c'est-à-dire devient la langue première sinon l'unique langue africaine, parlée par les nouvelles générations urbaines de cette ville. L'émergence de cette catégorie de locuteurs a fait dire par Keita A. (1990) qu'il y a un dioula en cours de revernacularisation, à propos du dioula de Bobo-Dioulasso.

S'expliquant sans aucun doute par ce que Batiana A. et Caitucoli C. (1993) ont appelé la pression du dioula véhiculaire, l'insertion linguistique dans la ville de Bobo-Dioulasso passe nécessairement par l'adoption de la langue véhiculaire, d'abord et du français si le besoin se fait sentir, par la suite. Ainsi, au fil des générations de migrants, l'intégration à la langue du milieu a pour conséquence la perte de la langue d'origine. A cet effet, une conscience urbaine ne manifestant par la reconnaissance des pratiques similaires proches, considérées comme urbaines, se développe et une identité bobolaise se met progressivement en place. Dans cette dynamique, c'est bien la

¹⁰ Dans l'évolution de cette langue, il y eu une forme véhiculaire du dioula vers le 16^{ème} siècle appelée kangbè « langue claire » par opposition aux variétés locales. Voir à ce propos, SANOGO M. L., 2000, « L'ethisme jula : origines et évolution d'un groupe ethnolinguistique dans la boucle du Niger », dans, *Burkina Faso, Cent ans d'histoire, 1895-1995*. Tome I, sous la direction de Y. G. Madiéga et O. Nao., Karthala, Paris, pp. 370-379.

reconnaissance autour « des mêmes normes linguistiques », des pratiques considérées comme similaires qui sont le moteur de cette construction identitaire.

La longue observation de l'évolution de la situation sociolinguistique de cette ville remontant au début des années depuis 1990¹¹ nous permet de dégager les constats ci-après :

- le schéma d'intégration des migrants dans la ville de Bobo-Dioulasso est propice à la progression du dioula véhiculaire et défavorable aux langues des migrants. En effet, les migrants qui arrivent dans la Cité de Sya¹² adoptent le dioula véhiculaire pour leur intégration et ce, sans aucun doute, à cause de la pression linguistique ;
- l'abandon progressif de la langue d'origine (Toussian¹³, Bobo, Samogo, Moose, Sénugo, Tiéfo, Dioula...) au fil des générations de bobolais dans les familles : Langue utilisée dans la quasi-totalité des familles. En formant des familles, ils participent activement au changement de l'environnement linguistique. En effet, les enfants des familles non mandé sont soit des bilingues précoces, soit des monolingues dioulaphone si la famille n'est pas en résidence isolée, c'est-à-dire dans les cas où elle cohabite avec d'autres personnes de langues premières différentes dans les mêmes locaux. De même, dans les couples mixtes, la chance de voir le dioula devenir langue première de l'enfant est grande ;
- la survivance des autres variétés du mandingue chez l'ancienne génération et la tendance à une harmonisation dans les pratiques langagières des nouvelles générations. Ainsi, on note des variétés du mandingue (bambara, malinké, dioula ethnique...) chez les natifs de Bobo-Dioulasso. Les enfants des populations mandingues venues du Mali, de la Guinée, de la Côte d'Ivoire... adoptent ce qu'ils considèrent comme « le dioula de Bobo » même s'ils s'adaptent, au sein de leur famille, aux parents ayant gardé le parler ou l'accent de leurs origines ;

¹¹ SANOGO M. Lamine, 1992, *Approche définitoire du jula véhiculaire*, DEA sous la direction de B. Coulibaly, Université de Ouagadougou, 79 pages

¹² Appellation beaucoup plus ancienne de ce qui est devenu aujourd'hui la ville de Bobo-Dioulasso.

¹³ SANOGO M.L., 2008 « Maintien, divergence et convergence linguistique à Bobo-Dioulasso intégration sociolinguistique des Toussian en ville », dans *Revue gabonaise des sciences du langage*, publié par le Groupe de Recherche en Langue et Cultures orales (GRELACO), Université Omar Bongo, Libreville/ Gabon, N°03, Janvier 2008, pp.55-84

- l'adaptation progressive des pratiques vers ce que les locuteurs considèrent comme le dioula de la ville. Aussi bien dans les villages anciennement colonisés par les Dioula (Péni) que dans les villes moyennes de l'Ouest (Banfora, Niangoloko, Dédougou, Houndé, Diébougou, Gaoua...), la préférence des locuteurs va vers un dioula considéré comme légitime, comme le dioula tel qu'il est « parlé à Bobo-Dioulasso ». C'est également ce dioula qui serait en usage, à quelques nuances près dans les transactions commerciales à l'Ouest du pays et même à Ouagadougou. En effet, si des études ont tenté de montrer l'existence de dioula différent (dioula commercial, dioula véhiculaire, dioula en cours de revernacularisation...), le plus important ici est que c'est le parler de Bobo-Dioulasso qui semble être le repère à défaut d'autre, celui que tout le monde parle. Ainsi, autant les différents locuteurs ont conscience des différences dans leurs pratiques, autant ils sont convaincus qu'ils parlent le même dioula.

L'analyse de ces différents constats nous permet de voir que le dioula joue, dans le cadre de Bobo-Dioulasso, un rôle essentiel dans la construction d'une identité, d'une conscience historique, d'un destin commun. En effet, il y a chez les locuteurs du dioula une dynamique identitaire qui est quasiment celui de la construction des identités ethniques comme nous pouvons le constater dans les processus d'ethnogenèse. En effet, d'après Diop C.A. (1986), trois principaux facteurs déterminent, fondent et justifient une identité ethnique. Il s'agit du facteur historique, du facteur psychologique et du facteur linguistique.

D'abord, **du point de vue psychologique**, il y a lieu de remarquer ce facteur particulièrement dans les attitudes de trois types de locuteurs en dioula : les natifs du dioula, les anciennes générations, les migrants :

- Il y a, particulièrement chez les natifs de Bobo-Dioulasso, une volonté forte de se distinguer dans l'ensemble des usagers, des autres formes, variétés et pratiques langagières du mandingue (bambara, malinké, dioula de Côte d'Ivoire). Tout se passe comme si les locuteurs qui se reconnaissent dans le dioula de Bobo-Dioulasso adoptaient des attitudes visant à se démarquer, à se distinguer, ... à exister. Ainsi, dans le discours à propos de ce qu'il considère comme le dioula, la référence à la ville de

Bobo-Dioulasso semble être le principal pôle. Ils déclarent reconnaître, à cet effet, ce qui n'est pas le dioula de cette ville même si par ailleurs, ils sont nombreux à affirmer que ce dioula est lui-même loin d'être stable d'un quartier à un autre. Néanmoins, il y a tout de même des éléments de reconnaissance sur lesquels tout le monde semble se mettre d'accord. Cette attitude se rencontre surtout chez la jeune génération, celle qui a le dioula comme langue première ou même souvent unique langue africaine. Ceux-ci semblent parler être les locuteurs légitimes et leur dioula est considéré comme celui qui reflète l'identité même de la ville de Bobo-Dioulasso.

- Ce dioula se détacherait d'une forme, sans aucun doute, beaucoup plus ancienne mais que l'on retrouve surtout chez les locuteurs ayant d'autres formes de mandingue comme langue première (bambara, malinké, dioula de Côte d'Ivoire...). Si ces parlers survivent encore chez certains locuteurs, l'accent qui marque leur survivance est tout de suite considéré comme « anormal » dans le dioula de Bobo-Dioulasso. Les usagers de ces formes à fort accent local sont considérés comme des générations juxtaposées aux populations urbaines et on entend à leurs propos : « *a ka julakan ma tilen* » (*son dioula n'est pas clair*) ou encore « *a tilenna ŋa, u ka kannin dooni jagaminin bi a ra* » (*C'est correct, mais il parle avec un accent*). Certaines interprétations peuvent aller jusqu'à une forme de condamnation du genre « *a da ti yeɛma* » (il/bouche/pred/changer) (*Il ne peut pas perdre son accent*). Ces particularités que l'on repère ne provoquent le plus souvent pas de réaction négative mais seulement, elles ne survivent pas à leurs usagers. En d'autres termes, les parents ayant un accent bambara, malinké, markadafin... ne les transmettent pas à leurs enfants bobolais.

- Quant aux jeunes migrants en ville, ceux-ci se pressent de se « débarrasser » de cet accent qui les stigmatise. En effet, parler le dioula comme les personnes de leur génération permet de faciliter leur intégration dans la ville. Une fois cet étape franchie, on entend à leur endroit des propos du genre : « *a da gera de, hali i t'a lon ko nin ma wolo bobo yan* ». (*Il est maintenant sans accent, à peine si l'on sait qu'il n'est pas natif de Bobo-Dioulasso*).

Ensuite, **du point de vue historique**, il y a une sorte de conscience d'appartenance à la même ville. Nous avons noté surtout chez des natifs rencontrés à Bobo-Dioulasso, à Ouagadougou, à Bamako ou même ailleurs, cette attitude qui consiste à s'identifier comme bobolais. Malgré l'appartenance à d'autres communautés sociales ou ethniques, l'identité bobolaise qui est revendiquée a surtout comme support essentiel une manière particulière de parler le dioula. Il est à noter que malgré le fait de ne pas appartenir à ce que d'aucuns considèrent comme les autochtones de la ville, en l'occurrence les Bobo, l'appartenance à une identité bobolaise n'est pas fondée sur la notion d'autochtonie mais plutôt celle du présent, de l'identification actuelle, d'une conscience fondée sur l'histoire événementielle. Même si la mise en place de la population de cette ville s'est faite par des vagues de migrations polygénétiques polygènes, c'est-à-dire, par des individus ou des groupes d'individus d'origines diverses et venus par des vagues successives à des moments différents, l'appartenance à la ville est revendiquée. A cet effet, l'un des éléments qui semble légitimer cette revendication est sans doute l'usage du dioula véhiculaire, ce qui nous amène au critère le plus important.

Du point de vue linguistique, la tendance à user des mêmes formes, « de parler comme... », de se reconnaître dans ce parler et surtout de le distinguer des autres est une attitude glottopolitique reconnue chez les Bobolais. L'analyse du corpus que nous allons présenter dans la deuxième partie nous permet de percevoir cette dynamique chrono-dialectale du dioula, c'est-à-dire une mutation linguistique évoluant au fil des générations de migrants. Ainsi, la nature actuelle du dioula de Bobo-Dioulasso est le résultat d'une convergence entre plusieurs formes de mandingues dans un contexte marqué par :

- contexte urbain plurilingue avec des tensions multiples où le dioula véhiculaire se détache du dioula commercial (lingua franca), du dioula ethnique, du bambara ;
- le français, langue officielle, langue de scolarisation et langue de prestige mais non imposable à ceux qui n'en ont pas besoin;
- les langues des groupes ethniques en perte de vitesse.

Nous pouvons retenir que si l'identité urbaine, dans le cas de Bobo-Dioulasso ne fait aucun doute, c'est dans la recherche du lien entre le processus de construction identitaire et les attitudes des usagers qu'il faut trouver tout l'intérêt de cette analyse. Loin d'être un phénomène spontané sans cause, l'émergence d'une identité bobolaise est le résultat d'une construction par des attitudes conscientes ou non, par des actes délibérés ou non. A partir de la perception que les locuteurs ont de leur ville et de ce que les autres les ont donné comme par le reflet d'un miroir, ils ont développé des attitudes dans une dynamique convergente. A ce propos, nous pouvons conclure à la suite de Thomas : *"If men define situations as real, they are real in their consequences"*¹⁴.

2. de l'identité linguistique bobolaise

La construction d'une identité urbaine, comme nous le voyons, dans le cas de Bobo-Dioulasso, s'est faite essentiellement autour du partage de pratiques langagières convergentes dans lesquelles les locuteurs se reconnaissent. Il reste entendu qu'en retour, l'usage des mêmes normes, le sentiment d'appartenance à la même ville et la même communauté de résidence... ont développé des attitudes qui s'expriment et se traduisent dans la langue du milieu. Il convient, à cet effet, d'analyser afin de voir quel est l'impact du milieu sur sa structure interne.

Appartenant à la sous-division Est du mandingue avec 7 timbres vocaliques contre 5 pour la partie Ouest, le dioula forme avec le bambara, le dioula ethnique un continuum dans lequel, il est difficile de dire où commence le dioula et où s'arrête les autres parlers. Néanmoins, la structure interne du dioula véhiculaire, du moins, ce que les locuteurs considèrent comme tel, laisse voir des différences à la fois remarquables - mais, en réalité anodines, pour la plupart, dans le continuum mandingue. Ces différences peuvent se percevoir sur presque tous les plans : phonologie, morphologie, syntaxe, lexique.

¹⁴ « *Quand des hommes définissent des situations comme réelles, elle sont réelles dans leurs conséquences* »

2.1. Sur le plan phonologique, les pratiques du dioula véhiculaire laissent voir des différences suivantes avec le bambara :

- **alternance l/d**
 - a la / a da « couche-le »
- **alternance l/j**
 - a la / a ja « met-le débout »
- **alternance s/sh**
 - ʃɛ / sɛɛ « poule »
 - ʃɔ / sɔsɔ « haricot »
 - ʃi / si « karité »

Il s'agit, comme on peut le voir d'une alternance conditionnée. Ainsi, devant une voyelle haute ou une voyelle antérieure, le *s* du dioula devient ʃ en bambara.

Quant aux différences phonologiques avec le dioula ethnique, on remarque surtout l'alternance entre *l* et *r* en contexte intervocalique et la survivance de la vélaire dans le même contexte :

- **alternance -l- /-r-**
 - bolo / boro « la main »
 - kolo / koro « l'os »
 - gwolo / gboro « la peau »
- **survivance de la vélaire**
 - tagama / taama « la marche »
 - taga « partir » taa « partir »

De même, la labio-vélaire *gb* qui est considérée comme une particularité du dioula, par rapport au bambara, a une occurrence beaucoup marquée chez des locuteurs sous influence du dioula ethnique¹⁵. En d'autres termes, les locuteurs du dioula véhiculaire reconnaissent bien l'occlusive labio-vélaire *gb* mais ils semblent plutôt se reconnaître dans la forme fricative *gw* et la forme unique *g* étant considérée comme le bambara.

¹⁵ Sanogo M. L., 2001, «Etude sociolinguistique des occlusives labio-vélaires du dioula», dans les *Annales de l'Université de Lomé*, Série Lettres, Tome XXI 2001, Volume 2, pp. 199-212

- *gba* (ethnique) / *gwa* (véhiculaire) / *ga* (bambara) « foyer (cuisine) ».

En revanche, la forme simple de cette vélaire semble être l'influence du bambara *ga* « foyer (cuisine) » et cela peut aller jusqu'à la palatalisation en *j* comme dans *je* « blanc /propre» alors qu'en dioula, on entendra *gwεman* blanc (couleur) ou *a ko k'a gwε* (lave-le proprement).

2.2. Sur le plan morphologique

a) les morphèmes aspecto-temporels

L'expression de la forme progressive du dioula véhiculaire se construit avec l'adjonction de la marque du progressif *-ra* à la base verbale :

dioula véhiculaire	dioula ethnique	bambara	français
<i>A bi taara</i>	<i>A bi tagara</i>	<i>A be ka ta taa</i>	<i>Il s'en va</i>
<i>N bi nana</i>	<i>n bi nana</i>	<i>n be ka na / n be nalen</i>	<i>J'arrive</i>
<i>U bi i weelera</i>	<i>A(ri) biye weere</i>	<i>I bi ka weele</i>	« ils/on t'appellent »

Le pronominal

Un certain nombre de verbes sont toujours au pronominal aussi bien en dioula ethnique qu'en bambara. Or, dans les pratiques quotidiennes du dioula véhiculaire, ces mêmes verbes sont toujours à la forme simple.

dioula véhiculaire	dioula ethnique	bambara	français
<i>N taa ko</i>	<i>A bi taga n ko</i>	<i>A be taa n ko</i>	<i>Il va se laver</i>
<i>N bina la</i>	<i>n bina n la</i>	<i>n bena n da</i>	<i>Je vais me coucher</i>
<i>A bi min</i>	<i>Ari bi min</i>	<i>A bi i min</i>	<i>Il boit</i>
<i>A minna ka fa</i>	<i>Ari yi i min k i i fa</i>	<i>A yi i fa</i>	<i>Il est saoul</i>

Les dérivatifs ¹⁶

¹⁶ SANOGO M.L., 2003, «Vers une approche sociolinguistique des dérivatifs en dioula véhiculaire», dans les *CAHIERS DU CERLESHS*, 1^{er} numéro spécial, juin 2003, Université de Ouagadougou, pp. 221-223

L'une des particularités du dioula véhiculaire est la baisse de l'usage des dérivatifs. Il convient de faire la distinction entre les dérivatifs suffixés et les dérivatifs préfixés car l'attitude, la représentation des usagers du dioula véhiculaire n'est pas la même face à ces deux catégories. En effet, là où l'on entend généralement les formes dérivées dans les parlers comme le dioula ethnique ou le bambara, les locuteurs du dioula véhiculaire se reconnaissent des formes analytiques.

Les suffixes

dioula véhiculaire	bambara	français
<i>Min bi tugu</i>	<i>kabagannci</i>	<i>Qui fait semblant</i>
<i>Hakili ti mɔgɔ min fɛ</i>	<i>hakilinntan</i>	<i>Personne qui n'a la mémoire courte</i>
<i>Sukaro bi min na</i>	<i>sukaroman</i>	<i>Quelque chose de sucré</i>
<i>I bi na n sɔrɔ cɛ ye yan</i>	<i>I bi na n cɛman sɔrɔ I jɛ yan</i>	<i>Tu me trouveras ici prête à t'attendre (comme un homme)</i>

Les préfixés

De façon générale, les dérivatifs préfixés au nombre de 3 en mandingue ne sont presque jamais utilisés par les locuteurs du dioula. Les créations lexicales qui font appel à ces dérivatifs chez les locuteurs du bambara sont rendues par des périphrases en dioula¹⁷.

Français	Dioula véhiculaire	Bambara
<i>Recule (toi)</i>	<i>Gwɛɛ ka bɔ kɔ fɛ</i>	<i>I <u>m</u>abɔ</i>
<i>Avance (toi)</i>	<i>Gwɛɛ ka na jɛ fɛ</i>	<i>I <u>m</u>adon</i>
<i>Sort le repas</i>	<i>Bɔ ni dumuni ye</i>	<i>Dumuni <u>l</u>abɔ</i>
<i>C'est son enfant préféré</i>	<i>A ka den min ka di a ye ka tɛmɛ a den bɛɛ kan</i>	<i>A den <u>m</u>andi de do</i>

¹⁷ SANOGO M.L. 1992, *Approche définitoire du jula véhiculaire* DEA, Université de Ouagadougou, 97 pages.

La différence entre les deux catégories de locuteurs est perceptible à ce niveau car si les uns usent des formes avec les dérivatifs (bambara), les autres ne le font pas du tout (dioula véhiculaire). Ces formes dérivées que nous n'avons relevées qu'à Bobo-Dioulasso et chez de rares locuteurs observés à Ouagadougou ne semblent pas appartenir au dioula commun ou dioula urbain.

Pour les locuteurs du dioula véhiculaire ou dioula urbain qui ne se considèrent pas comme les locuteurs authentiques, leur dioula serait «moins pur», «un dioula tabusi» ou encore «un dioula commercial».¹⁸ Ne se sentant pas obligés de faire attention aux valeurs socioculturelles que la langue véhicule, ils interprètent l'usage des dérivatifs comme un signe de richesse des locuteurs «qui sont nés dedans», «c'est leur langue» par opposition à ceux dont le dioula «n'est pas la langue», «ceux qui ont appris».

Syntaxe

Il y a en mandingue un type de construction de phrase qui se passent des constituants verbaux à proprement dit par l'usage des substantifs devenus verbes, ce qui est considéré par Diallo M.L. (2009)¹⁹ considèrent comme une conversion.. Il s'agit des constructions syntaxiques ayant le paradigme des phrases à prédication verbale :

N/préd./N/N

Kulubali /ye /an /kalan « Kulubali nous a instruit »

Kulubali /ye /an /fεεrεbɔ « Kulubali nous a habillé »

Si cette forme est courante en bambara, en dioula, elle a tendance à disparaître laissant croire aux usagers qu'il s'agit de l'influence du bambara.

Français	Dioula véhiculaire	Bambara
----------	--------------------	---------

¹⁸ DUMESTRE G. et RETORD G.L.A., 1981, (rééd.) *Ko di? Cours de dioula*, Université d'Abidjan, ILA, 231 pages et PARTMANN G., 1975, "Quelques remarques sur le jula véhiculaire en Côte d'Ivoire" dans ANNALES DE L'UNIVERSITE D'ABIDJAN, I.L.A., série II, pp. 241- 260

¹⁹ DIALLO M.L., 2009, « types de phrases de base nominales en bambara », dans *ETUDES MALIENNES*, Coopérative culturelle Jamana, Bamako, n°72, pp.19-44

<i>Habiller quelqu'un (offrir)</i>	<i>A yi fini di a ma</i>	<i>a y'a fεεrebo</i>
<i>Amusons-nous</i>	<i>An ka tulongε</i>	<i>An k'a tulong</i>
<i>buvons</i>	<i>An ka minni kε</i>	<i>A ka an min</i>
<i>Il m'a offert des chemises et des chaussures</i>	<i>A yi dileki ani samara di n ma</i>	<i>A yi n duloki, ka n samara</i>

2.3. Sur le plan lexical, le dioula véhiculaire est plus proche du bambara que des autres parlers mandingues. Ainsi, on peut noter la différence lexicale sur deux plans :

Sur le plan sémantologique : certaines appellations bien que connues dans les différents parlers ont des contenus sémantiques différents.

bambara	français	Dioula véhiculaire	français
Sunguru	« maîtresse »	Sunguru	« jeunes filles »
dioula	« Commerçant »	Dioula	« Ethnie (dioula) »
ɲini	« chercher »	ɲini ²⁰	« faire l'amour »

Sur le plan onomasiologique : certaines appellations divergent d'un parler à un autre.

français	bambara	Dioula véhiculaire
« Riz cuit »	kini	malo
« funérailles »	janaja	sanga
« Taxe de marché »	Saalen	wusugu
« Marché »	Sugufiyε / sugu	logofiyε / logo

Ces quelques éléments qui sont loin d'être exhaustifs nous fournissent des repères quant à la nature, à l'identification du dioula véhiculaire dans le continuum mandingue. Cependant, il ne faut pas les considérer comme définitifs car le dioula véhiculaire est loin d'être stable, contrairement à l'opinion des locuteurs sur leurs pratiques langagières. Car, en plus d'être sous l'influence du bambara et du dioula ethnique, il porte les stigmates du français qui a contribué à sa glottogenèse dans le

²⁰ Si le sens premier « cherche » est connu par les locuteurs du dioula, il préfèrent bien utiliser le verbe yaala, ɲini devant un verbe tabou.

processus d'urbanisation de la ville de Bobo-Dioulasso. Son contexte géographique multilingue et dialectal composite, sa proximité géographique avec les autres parlers mandingue font du dioula de Bobo-Dioulasso un dialecte ouvert au sens de Hendersen²¹.

Conclusion

L'analyse des rapports entre le dioula véhiculaire et l'identité urbaine de Bobo-Dioulasso permet de voir qu'il y a une interaction entre les deux paramètres. Ainsi, dans un premier temps, l'émergence d'une ville dans cette partie du pays à la période coloniale, a eu pour conséquence le regain d'intérêt pour une langue héritière d'une longue période d'expansion, une langue soutenue par une puissance militaire et économique dioula, puis bambara et même par la France coloniale. Nous pouvons dire à propos du dioula qu'il était, à l'époque, une langue au sens de Weinreich maximum²² car ce dialecte avait une armée et une marine, si par ce terme il faut entendre une puissance économique, notamment soutenue par un réseau de commerce.

La mise en place d'une population multiculturelle, d'origine diverses et ayant des langues différentes a ainsi été une condition très favorable au rôle de variété supra-locale que le dioula assurait déjà entre variétés différentes du mandingue. De même, la simultanéité entre l'émergence du dioula urbain et le processus d'urbanisation a provoqué une adhésion à la langue du milieu surtout chez les natifs de cette ville. En retour cela a provoqué un divorce entre langue et ethnicité que l'on pourra appeler une « desethnicisation ». En d'autres termes, la pratique de cette langue ne renvoie aucunement à l'appartenance à une ethnie quelconque, donnant l'impression que le dioula est une langue neutre vis-à-vis des langues des groupes ethniques en présence. Malgré « la pression linguistique » qu'elle exerce sur les nouveaux arrivants dans la

²¹ SANOGO M. L., 2006 «La recherche terminologique dans un dialecte couvert : le cas du dioula », dans *Mots, termes et contextes*, sous la direction de Blampin D., Thoiron P. et Campenhout M.V., Edition des archives contemporaines, Paris, pp.631-639

²² L'expression de Weinreich maximum, à propos de la différence entre langue et dialecte serait « Une langue est un dialecte avec une armée et une marine » in *YIVO Bletter*, vol. nr 23. 3, mai-juin 1944, pp. 420-421

ville, le dioula reste et demeure la pratique langagière de tous, le parler de la ville de Bobo-Dioulasso.

Ainsi, ce lien d'identification a sans doute pour conséquence des attitudes et comportements langagiers qui traduisent et expriment cette appartenance. En effet, les locuteurs du dioula semblent s'efforcer d'insister sur ce qui fait la différence entre leur langue et les autres comme le bambara, le malinké, le dioula ethnique. Tout semble indiquer chez les locuteurs du dioula véhiculaire une tendance à marquer leur territoire dans ce continuum linguistique même si leur parler reste un dialecte ouvert, soumis aux courants multiples et au changement à l'intérieur d'un espace, d'une zone dialectale délimitée.

Loin d'être une langue au sens classique, le dioula véhiculaire de Bobo-Dioulasso est un ensemble de pratiques langagières aux limites insaisissables et aux contours assez flous. Il s'agit sans doute d'un ensemble dont l'unité est légitimée par le noyau de locuteurs natifs en milieu urbain et constituant un creuset recevant ceux qui « améliorent leur pratiques au quotidien ». L'adhésion à ce cercle de « locuteurs légitimes » étant sans aucun doute le critère essentiel de l'identité bobolaise, comment peut-on envisager la survie des langues en danger de disparition dans ce grand aspirateur de langues et de cultures ?

Références bibliographiques

- AMSELLE J-L. et M'BOKOLO E., 1985, *Au cœur de l'ethnie*, La découverte, Paris, 225 pages.
- BATIANA A. et CAITUCOLI C., 1993, "Aspects de la compétition des langues en milieu urbain" dans CAHIERS DE LINGUISTIQUE SOCIALE, (le français au Burkina Faso), URA 1164/ Université de Rouen, pp. 20-34.
- BELANGER, L., 1993, « Les relations internationales et la diffusion du temps mondial », *Revue Études internationales*, vol. XXIV, no 3, septembre 1993, p. 549-570.
- BOUCHARD, G., 1994, « La nation au singulier et au pluriel », *Le Devoir*, 8 et 9 juin 1994.
- BOURDIEU (P.), 1982, *Ce que parler veut dire, l'économie des échanges linguistiques*, Fayard
- BOURGUINAT, H., 1993, « L'émergence contemporaine des zones et blocs régionaux », dans Jean-Louis Muchielli et Fred Célimène, *Mondialisation et régionalisation*, Colloque du GDR CNRS-EHQ, Éd. Economica, 1993, p. 3-16.
- BRAUDEL F., 1986, *L'Identité de la France*, Arthaud-Flammarion, t.I.
- BRETON R., 1992, *Les ethnies*, P.U.F., Coll. "Que sais-je?", Paris, 127 pages.
- CALVET L.-J et MOUSSIROU-MOUYAMA A., 2000, *Le plurilinguisme urbain*, OIF, Institut de la Francophonie, Quebec, Canada
- CANDLIN, C.N., 2000. « General Editor's Preface ». In : Bonny Norton, *Identity and Language Learning. Gender, ethnicity and educational change*. London, Pearson Education, pp. xiii - xxi.
- COULON A., 1992, *L'école de Chicago*, PUF (collection Que sais-je ?), Paris
- DEBLE I., 1995, "Différentiation ou uniformisation" dans *Afrique Contemporaine, La documentation française*, Paris, pp.9-32.
- DEBLOCK C. et DORVAL B. « Une intégration régionale stratégique : le cas nord-américain », *Revue Études internationales*, vol. xxiv; no 3, septembre 1993, p. 595-629.
- FORTIER A-M, « Langue et identité chez des Québécois de descendance italienne », *Sociologie et sociétés*, vol. XXIV; no 2, automne 1992, p. 91-102.

- SANOGO M. L., 1994, " Le passe-muraille, réalités langagières au Burkina Faso et en Grèce ", Communication au colloque : Badum – Standard, Norme, Université de Brest, en collaboration avec C. Caitucoli et N. Tsekos, dans *La Bretagne linguistique, Vol. 10.*, Publication de l'Université de Brest p. 104-122.
- SANOGO M. L., 1996, « Description sociolinguistique du Marché Provincial de Diébougou », dans *SCIENCES ET TECHNIQUE, SERIE SCIENCES SOCIALES ET HUMAINES*, CNRST Ouagadougou, vol. 22, n°1, pp.17-26.
- SANOGO M. L., 2000, « langues et pratiques langagières en pays toussian : le cas de Djigouera », in *Le plurilinguisme urbain*, L.-J. Calvet et A. Moussirou-Mouyama, (2000). Pp. 419-429
- SANOGO M.L., 2002, «Dynamique langagières et pratiques fluctuante du dioula au Burkina Faso», dans *sciences et technique, série sciences sociales et humaines*, CNRST Ouagadougou, vol. 22, n°1, pp.173-193
- SANOGO M. L, 2005, «Survivance linguistique en pays tiéfo : le cas de Péni», dans *creating outsiders : endangered languages, migration and marginalisation*, Batheaston Villa, England, pp. 59 -67
- SCHNAPPER, Dominique. « Ethnies et nations », *Cahiers de recherche sociologique*, no 20, 1993, p. 157-166.
- SUZIE Guth, *Chicago 1920 - aux origines de la sociologie qualitative*, Tétraèdre, Paris, 2004